



LE LAZARET DE NAPLES.

C'est dans un site charmant appelé Nisida qu'est établi le lazaret où sont installés les pestiférés de Naples. La peste, dont des cas ont été constatés ici et là dans toutes les parties du monde, a été apportée à Naples, dit-on, par des rats. Douze ouvriers des docks en ont été les premières victimes. Les malades ont été immédiatement isolés, ainsi que tous les ouvriers qui avaient travaillé à bord de navire infecté, lequel venait de Calcutta. De serum de l'Institut Pasteur a été employé pour les malades et du gaz asphyxiant a été répandu dans les magasins et les égouts pour la destruction des rats.

TEMPERATURE Du 4 décembre 1901.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 5 P. M., and 8 P. M.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 4 décembre. Indications pour la Louisiane.—Temp. — couvert avec pluie dans la partie ouest et plus chaud jeudi. Vent du sud-est.

NOTRE Nouveau Feuilleton

Marjolaine, tel est le titre du nouveau feuilleton dont nous avons commencé la publication. En outre de son mérite littéraire, le roman de George Spitzmuller est une étude de mœurs d'un intérêt attachant.

LA QUESTION NOIRE AU CONGRÈS.

C'est une grande et belle chose que la politique, mais que de petites et de laides elle s'abrite et cache derrière elle! Que d'abus elle enfante! Que de mesquines ambitions, que d'égotismes elle nourrit! Ce qui se passe en ce moment en est une preuve frappante. Voilà de longues années que la paix la plus profonde règne dans l'Union. Les troubles du passé sont complètement oubliés. De quel côté que l'on porte ses regards, on n'aperçoit que concorde et harmonie dans le présent et le désir d'améliorer encore cette situation dans l'avenir. Il y a quelques années, il régnait encore dans certains esprits, au Nord, quelques doutes, au moins apparents, sur les sentiments qui

animaient le Sud à l'égard de la grande communauté américaine. Il n'avait pas encore trouvé l'occasion de manifester d'une façon solennelle sa franchise, la sincérité de sa rentrée dans l'Union. Cette occasion lui a été offerte par la guerre hispano-américaine. Il a fait alors preuve d'une fidélité, d'un dévouement à toute épreuve.

Plus moyen de douter. Le Nord s'en est hautement avoué convaincu. Le chef de l'Etat lui-même, le regretté M. McKinley, s'est cru obligé de rendre publiquement hommage au patriotisme de nos populations et a proclamé l'abolition de tout esprit sectionnel, au bruit des acclamations de tout le pays; mais cette union bien comprise, cette fois, et bien avérée, ne faisait pas les affaires de tout le monde, entraînait, d'une classe de parti républicain qui, depuis vingt et quelques années, trouvait sa force, son point d'appui dans la méfiance du Nord contre le Sud et dans les doutes injurieux dont celui-ci était l'objet. On chercha à soulever de nouvelles malentendus entre les deux sections malencontreusement reconciliées, et comme il arrive presque toujours en pareil cas, on trouva ce que l'on cherchait.

Justement plusieurs Etats du Sud venaient d'amender leurs constitutions et la question noire s'y trouvait mêlée indirectement. Les constitutions nouvelles exigent, en effet, du votant, de l'électeur, certaines garanties intellectuelles et morales que tous les noirs ne peuvent donner. Les républicains en question avaient la preuve d'un parti pris de la part du sud d'éliminer l'élément noir et de le priver du droit qu'il tient en principe de la loi fondamentale. Ce qui prouve que les réclames républicains sont dans l'erreur, c'est que les garanties exigées frappent les blancs aussi bien que les noirs et qu'une foule des premiers se voient privés du droit de vote aussi bien que les seconds. La loi électorale s'applique à tous indistinctement. Si elle frappe un peu plus de noirs que de blancs, c'est par accident. Qu'ils fournissent les quelques garanties requises et

ils auront accès aux polls immédiatement. Hâte à savoir si le législateur a le droit de demander au corps électoral des preuves de sa capacité et de ses aptitudes. Ici la réponse est toute faite d'avance. Elle est inscrite dans toutes les constitutions d'Etat qui se sont orç jusqu'ici le droit de banir l'ignorance crasse comme le vice reconnu.

Chaque Etat est affligé de plaies particulières dont il a le droit de se garantir pour le bien de la communauté. Pourquoi refuserait-il à d'autres le droit qu'il s'arroge à lui-même. Il serait odieux de la part du Congrès de punir demain un Etat du Sud pour avoir exercé un droit qu'il a reconnu hier, lui-même, à un Etat du Nord. Ce qu'il y a de plus triste en cette affaire, c'est que l'on ne travaille pas ici pour maintenir un principe dont on n'a cure, mais pour conserver indéfiniment dans le Congrès une majorité républicaine qui s'en va par lambeaux.

LE MONUMENT DE MUSSET.

Vers la fin du dîner, quelqu'un demanda: "Que feriez-vous, si je mourais?" Le meilleur ami répondit: "J'irais chercher un sculpteur". Tel est l'état des mœurs et de l'empire de la mode. Un mort ne peut pas plus passer de statue qu'un vivant de ruban rouge. Ces signes sont devenus plus nécessaires que les réalités. Un peintre ou un poète ne paraissent immortels que si leur nom, familier aux cochers, se peint en blanc sur les plaques bleues des rues, ou si, inconnu de tous, il s'efface obscurément sur le socle d'une statue. Il y a dans Paris tant de ces statues que personne ne sait qui elles représentent. Le Louvre est tout entouré de peintures de marbre; il y en a un à cheval; un autre, contourné et de biais sur une colonne, par un étonnant miracle, regarde dans un trou sucré qu'il tourne le dos, et dessine ce qu'il y voit. Un troisième est un bastion sur une colonne, et un grenadier court éternellement, avec une précipitation incompréhensible, autour de cette colonne, où il cherche à s'attraper lui-même. Mais que dire des jardins de Luxembourg! Il n'est pas de fourrés où ne paraisse le masque blanc d'un poète. Ils y sont pressés et confondus comme au magasin. Et ils ne reçoivent dans des pelouses étroites et disjointes, comme les concessions du Père Lachaise, qu'une espèce d'immortalité pauvre et grégaire. Il faut cependant plier la piété à ces coutumes. Mais, comme elles sont recouvertes, on ne les a pas encore appliquées à la mémoire des plus grands maîtres qui ont eu le malheur de mourir avant qu'elles fussent usées. Un contemporain a déjà son monument, rapidement surgi au temple, que sa renommée était encore toute chaude; mais les hommes d'hier et d'autrefois attendent leur tour. C'est une sorte de scandale, qui se manifeste de temps en temps avec éclat. Ainsi, on nous apprend périodiquement que Musset n'a pas de monument. Un de nos confrères le répète encore. Il nous annonce, au même temps, que ce monument sera prochainement élevé par les soins de M. Osrin. Il n'y a plus qu'à en trouver la place et à terminer la statue, œuvre de M. Mercié, selon les

conditions que cette place imposera. Cette statue est nécessaire. Il faut souhaiter qu'elle soit achevée et mise en place. C'est moins un hommage direct au poète qu'une façon de le placer à son rang et d'empêcher qu'il paraisse inférieur à certains, qui ont déjà leur image au tourant d'un bouquet. Il faut un monument à Musset, à cause de ceux qui ont le leur: il faut l'élever moins par piété que par sentiment de l'ordre. Car, pour un hommage, c'en est un fort méritoire, et quelquefois ridicule. Le poète des "Nuits" est à la merci d'un sculpteur; l'un, qui le représente sur la façade de l'Hôtel de Ville, voulait le vêtir en dandy; M. Mercié, s'il n'eût écouté que son inspiration, l'eût représenté complètement nu. Quels tiraillements et quelle servitude! Il nait même des rivalités posthumes. On dit que Balzac et Musset vont se disputer la place du Théâtre-Français.

Peu soucieux de pompes officielles, le poète rirait dédaigneusement d'être en marbre et s'en laisserait vite. Il répéterait tout bas les beaux vers qu'il écrivit, quand la Malibran fut morte, sur l'immortalité du poète. Et, satisfait d'avoir cadencé sa pensée dans un rythme d'or, songeant que tous ceux qui l'écoutent lui deviennent amis, heureux de cette vie éternelle, il se socierait peu que son effigie stationnât entre les rêveries. C'est nous seulement qui souhaitons de l'y voir; et, dans le temps présent, nous avons bien raison de le souhaiter. Quant à lui, il se souviendrait peut-être qu'il n'a jamais demandé qu'un asile au cimetière et qu'on a planté, en effet, sur sa tombe, un affreux petit balai jaune qu'on oblige à pousser à l'aide d'appareils orthopédiques, qui meurt d'anémie et de mauvaise grâce, et qui fait pitié.

Jeuneurs professionnels

Les jeuneurs professionnels ne se comptent plus. Depuis Suet, Tanner, Merlati, les initiateurs du genre, il ne s'est pas écoulé une seule année qui n'en ait vu naître, soit en Italie, soit en France, aux Etats-Unis ou en Angleterre. Les jeuneurs sont infiniment plus rares: nous croyons même que "me Christensen, jeune Allemand, qui vient de terminer, à Londres, un jeune de trente-cinq jours, est la première femme ayant réussi à égaler les exploits (?) de fameux Socii. Trois médecins connus, les docteurs G. Brown, Pugh et MacCarthy, quatre infirmières des hôpitaux de Londres et quatre dames de bonne volonté ont veillé et surveillé—nuit et jour—Mme Christensen, laquelle, pendant toute la durée de l'expérience, n'a pris que la valeur de cinq à six verres d'eau par jour. Le dernier bulletin, signé par le docteur Brown, porte que la jeuneur, dont le poids est resté normal, ainsi que la température, a perdu 13 kilos 500. Elle pesait, en commençant, 72 kilogrammes. Son sommeil a été régulier. Pas de fièvre. Crampes d'estomac pendant les deux premiers jours.

Mme Christensen, qui est mariée et a un petit garçon de neuf ans, compte partir pour l'Amérique, où elle essaiera de jeûner pendant cinquante jours. Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile. Tout le monde est enrhumé. Faisons connaître le remède contre le rhume, découvert par le grand duo Vladimir: A l'ans de ses dernières visites à Paris, le grand duo, après déjeuner, projeta d'aller en excursion dans l'une des petites villes de la banlieue de Paris. Il dit son projet à son hôte, et congédia sa voiture. Etonnement de l'hôte, qui se demandait pen d'aller jusqu'à Saint-Denis à pied, d'autant que la température était des plus fraîches. Le grand duo proposa le tramway. Son compagnon songeait à l'intérieur, chauffé, quand il vit le prince monter à l'impériale. —Mais, monseigneur, vous êtes fort enrhumé; c'est très imprudent.

CHOSSES ET AUTRES

La tombe de Lola Montès.—Remède contre le rhume découvert par un grand duo.—Remède contre le cancer découvert par une lady.

Au cours d'un procès récent, une dame Hiroo, qui comparait devant la justice anglaise, déclarait qu'elle était fille de Lola Montès. Les journaux américains donnent à ce propos quelques renseignements sur la tombe de la célèbre danseuse. Cette tombe, très négligée, se trouve à Brooklyn, près de New York, dans le cimetière de Greenwood. Un peu à l'écart des autres tombes, elle n'est pas, comme la plupart d'entre elles, entourée d'une grille. Deux sapins rabougris, un tertre de gazon envahi par les herbes folles, une petite stèle portant seulement gravés un nom et une date, voilà tout ce qui indique l'endroit où dort de son dernier sommeil la belle aventurière qui, née en Irlande d'un officier anglais, fut occasionnellement femme légitime d'un autre officier anglais, danseuse espagnole sur les théâtres allemands, intrigante en Pologne, en Russie, en France, avant de devenir la favorite du vieux roi Louis-ler de Bavière et d'aimeur par ses scandales l'insurrection de 1848 et l'abdication de son royal ami.

Expulsée d'Allemagne, Lola Montès, que Louis-ler avait fait baronne de Rosenthal et comtesse de Lansfeld, était revenue en Angleterre et s'y était remariée. La crainte de poursuites pour cause de bigamie la décida à se réfugier en Amérique et, pour vivre, elle entra au théâtre. Elle y reparut, cette fois, non plus en danseuse, mais en comédienne, promenant dans les principales villes du Nouveau Monde une pièce intitulée "Lola Montès en Bavière" où elle jouait son propre personnage et qui eut un grand succès de curiosité. Remariée une troisième fois avec un journaliste de San Francisco, elle ne tarda pas à se séparer de ce troisième mari. Elle parcourut pendant quatre ou cinq ans les contrées les plus diverses, allant donner jusqu'en Australie des conférences où elle raconte ses aventures; elle vint enfin finir ses jours à New York dans la religion, la charité et les pratiques édifiantes. Sur la tombe pierre qui surmonte son tombeau, son nom de Lola Montès ne figure pas, non plus que ses titres de baronne et de comtesse. Revenue sur le tard de ses longues erreurs, la pécheresse repentie ne voulut point que son rappel sur sa tombe se succède de danseuse et de jolie femme; l'épithète n'indiquant que son nom de jeune fille: "Eliashbeth Gilbert", et la date de sa mort: "16 janvier 1861."

Le grand duo proposa le tramway. Son compagnon songeait à l'intérieur, chauffé, quand il vit le prince monter à l'impériale. —Mais, monseigneur, vous êtes fort enrhumé; c'est très imprudent.

Le grand duo proposa le tramway. Son compagnon songeait à l'intérieur, chauffé, quand il vit le prince monter à l'impériale. —Mais, monseigneur, vous êtes fort enrhumé; c'est très imprudent.

CHACQUE VEBRE A VIN DE

—C'est précisément pour cela, dit le grand duo, je ne connais pas d'autre remède. Celui-là me réussit toujours. Je vous le recommande!

Et il grimpa à l'impériale. Le remède, en tout cas, est à la portée de tout le monde.

THEATRIQUE.

Il existe à Berlin, sous les Titules, un théâtre intitulé: "Schall und Rauch" (sou et fumée), qui allie à la hardiesse littéraire du théâtre Antoine l'irrévérencieuse liberté des petites scènes monnastraises. Très apprécié par les Berlinols qui ne trouvent pas ailleurs la même indépendance, il est, en ce moment, tout à fait à la mode et, comme les places y sont obscures, il n'est fréquenté que par la société la plus élégante. Aussi les aristocratiques ouïsses furent-ils extrêmement surpris lorsque, l'autre soir, se présentant aux portes du théâtre pour assister à la "première" de deux pièces inédites, ils se trouverent en face d'un fonctionnaire qui leur intima l'ordre d'aller déclarer au poste de police voisin leur nom et qualités. Cette formalité préalable était, dit-on, nécessaire pour qu'on leur permit ensuite l'entrée de Schall und Rauch. Un certain nombre de spectateurs consentirent à se soumettre à cet obstacle incompréhensible autant qu'attendu; arrivés au commissariat, ils apprirent que les deux pièces nouvelles n'ayant pas été autorisées par la censure allemande, ne pouvaient être représentées que dans une réunion absolument privée et que chacun d'eux devait d'une invitation personnelle et établir son identité. On ne s'attend pas d'ordinaire, quand on va voir un vaudeville, à la nécessité d'exhiber des papiers officiels, aussi plusieurs spectateurs furent-ils embarrassés; d'autres ne se souciaient point de faire savoir qu'ils assistaient à la représentation de pièces subversives; d'autres désiraient encore moins qu'on sût dans leur famille qu'ils étaient allés au théâtre et en quelle compagnie ils y étaient allés. Le résultat de cette enquête indisciplinée fut donc que beaucoup de spectateurs, renouant au spectacle, se firent rembourser par "Schall und Rauch" le prix de leurs billets. Ceux qui ont assisté à la représentation ont encore peine à s'expliquer les rigueurs de la police. L'une des comédies, intitulée "Sérénissimes" plaisante assez innocemment les petits princes confédérés, va jusqu'à l'empire. L'autre, une fantaisie dont Guignol est le héros, a trait à la guerre sud-africaine; elle vante le courage des Boers, ce qui n'est pas très immoral, et taquine les Anglais, sans grand esprit, mais aussi sans grande méchanceté. C'est pour avoir le droit d'enten-

VIN MARIANI

EST UNE DOSE DE VIGUEUR ET DE SANTE. Tous les Pharmaciens dans le Monde Entier.

THEATRES.

C'est aujourd'hui jour de matinée au Crescent. On y joue, comme nous l'avons déjà dit, "Two Little Virgins" pièce extrêmement populaire qui réussit partout où elle est donnée. Aujourd'hui en matinée il y aura foule pour applaudir la pièce et les artistes.

THEATRE DE L'OPERA.

Pour la huitième représentation d'abonnement, regard sera donné à l'Opéra ce soir, avec Mmes Bietli, Déral, Nardi et M. Henderson, Ceste, Bourmann et Karlovi. Le rôle de Sigurd fut chanté l'avant-dernière semaine par M. Henderson d'une façon vraiment remarquable; nous le retrouverons ce soir, espérant, d'ailleurs, remis de sa passagère indisposition, en possession de tous ses moyens. A l'air de Sigurd, ajoutera celui d'un grand balet. Samedi, on man avec Mlle Laya dans le rôle de Carmen. Dimanche, on jouera "L'Amoureuse" et "Les Rameurs". On nous annonce qu'en présence du succès obtenu par l'opéra de la direction à l'intention d'en donner une au cours de chaque semaine, avec Mlle Laya dans le rôle principal.

Après trois semaines de succès consécutifs, la popularité de M. Spitzmuller, qui a été élu à son comble au théâtre. Aujourd'hui, elle vient de grandir encore dans "My Partner" qu'il interprète avec un rare talent. Demain, vendredi, grande matinée; un succès assuré d'avance.

THEATRE TULANE.

Très belle salle à la matinée d'hier, pour applaudir une fois de plus de plus "Foxy Quiller". L'opéra le mieux monté de la saison, et le mieux interprété par la troupe qu'on voit formé avec un soin tout particulier M. Klav et Erlanger. La direction et les artistes se sont distingués en cette circonstance. C'est samedi qu'aura lieu la grande représentation en l'honneur de l'Association des Alumni de l'Université Tulane.

GRAND OPERA HOUSE.

La troupe Baldwin-Melville porte bonheur aux pièces qu'elle reproduit. Elle vient de rejouer "The Black Flag" qui, grâce à elle, poursuit en ce moment une semaine triomphale.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

No 2. Commencé le 2 décembre 1901

MARJOLAINE.

Par Georges Spitzmuller.

PREMIERE PARTIE.

DE CHUTE EN CHUTE

III

L'HEURE SANGLANTE.

(Suite.)

Un rictus indéfinissable—gr-

mace de tigre aspirant l'odeur du sang—erra une minute sur les lèvres du jeune homme.

Puis son regard redevenu sombre et méchant, et il murmura en serrant ses poings: —Oh! oui...quelle vengeance!

—Oh! oui...quelle vengeance!

—Oh! oui...quelle vengeance!

—Oh! oui...quelle vengeance!

—Oh! oui...quelle vengeance!

—Oh! oui...quelle vengeance!

—Oh! oui...quelle vengeance!

—Oh! oui...quelle vengeance!

neige—puis s'arrêta. Ce véhicule avait une particularité bizarre: la flamme des lanternes était jaune et non blanche. —C'est Monsieur, dit Misériès.

Il fit entendre un bref sifflement de deux notes, en pinçant les lèvres d'une façon particulière.

De la voiture, une modulation analogue répondit en écho. —Compris! murmura le chef. —Il est prêt. —Nous aussi. —Encore un dernier coup d'œil avant d'agir!

Chacun de son côté, d'un regard oblique, ils inspectèrent la rue toute blanche.

Plus que quelques rares passants émitouflés, se hâtant de regagner le logis chaud. Encore un instant, et tout serait désert.

Minuit venait de sonner au clocher de Saint-Eustache.

Les voitures passeraient peu à cette heure tardive. —C'est le moment... déclara Misériès. Passez moi le mastic et la corde.

—Voilà, chef. —Je me glisserai dans l'ombre. —Approche toi du mur et fais-moi la courte échelle.

Le mouvement fut rapidement exécuté. Misériès se trouva en un clin d'œil sur la muraille, où son corps s'imprima dans la neige glacée.

—Pas chassé, la maçonnerie! —grommela-t-il en soufflant

une seconde dans ses doigts. Au coin de la rue, la voiture aux lanternes jaunes stationnait toujours.

Mais le chef ne s'en occupait plus. Son attention se concentrait toute sur la fenêtre de la chambre nuptiale, haute et large baie qui dépassait son rectangle lumineux dans la grisaille foncée enveloppant le premier étage, vers le jardin.

Il se laissa choir doucement de l'autre côté du mur.

Sur les riches rideaux de telle soie profilaient deux ombres mouvantes, aux contours flous, qui s'effaçaient subitement, comme si la lampe venait d'être éteinte de place.

—Il se voit là!... gronda Coule-Toujours. —Garde la casse, mes amis!

Ses oreilles ne tardèrent pas à saisir un doux froissement de branches secouant des signillots de givre. —C'est confus d'oiseau de nuit s'élevait d'un halier.

Et alors il aperçut quelque chose qui rampait contre le mur, de l'hôtel, sous la fenêtre éclairée du premier étage: une sorte de limace géante, monstrueuse, grimpaient le long du treillage où s'élevaient les branches nues et tortueuses d'une forte glycine.

C'était Misériès qui serpentait ainsi, dans son ascension.

—Sa tête apparut à l'œil exercé du guetteur tout près du seuil de

la fenêtre, puis se posa contre la boiserie de l'appui.

—Bigre!... pensa Coule-Toujours, à demi rassuré. Il va se faire voir.

Crainte peu fondée: l'assassin prenait ses précautions. De son poste conquis à la force des poignets, il observait prudemment ce qui se passait dans la pièce.

Il attendait le moment d'agir... L'expectative ne fut pas longue.

Assise sur un divan, Lucienne avait son mari à ses pieds.

Les deux jeunes gens, placés de trois quarts par rapport à Misériès, lui tournaient presque le dos.

Extasiés, en plein bonheur, ils planaient loin de la terre, dans une céleste atmosphère de félicité.

Comment se fussent-ils doutés que le Crime était là, embusqué, prêt à frapper l'Amour!

Il semblaient insensibles aux impressions extérieures. Ils en étaient séparés par une ambiance de joie infinie qui les absorbait. Hâletant de haine et de jalousie, Misériès les regardait, son couteau entre les dents.

—En avant!... gronda-t-il pour s'endardir. D'un coup de poing, il enfonça un carreau préalablement enduit de mastic afin d'éviter un fracas de verre cassé... et il tourna l'épauvette. Deux minutes après, le drame sanglant était accompli.

Ce fut, on le sait, le sifflement de Coule-Toujours qui donna à l'assassin le signal de la faite.

—Diable!... murmura-t-il en redescendant, y aurait-il du danger!

Misériès se retrouva dans le jardin. Il alla droit à la petite porte donnant sur la rue.

De l'intérieur, il était facile d'ouvrir cette porte fermée par un verrou à chapelette.

L'anarchiste tira le verrou et passa sa tête, avec précaution, dans l'entre-bâillement de l'hublot.

La silhouette de Coule-Toujours se dessinait à quelques pas, toute noire et mouvante sur la neige.

Le criminel appela doucement son complice.

—Pourquoi le signal!

—Il y a eu un va-et-vient de voitures, de piétons... J'ai voulu vous prévenir de faire attention.

—Gaffeur!... Tu risques de me trahir... Me voilà obligé de remonter. Imbécile, va!... Misériès lâcha un juron étouffé. La deuxième escale se lui souriait que médiocrement. Il était blême. Par une réaction maintes fois constatée, il faiblissait après l'acte. Autant il avait été décidé, féroce, ardent lorsqu'il s'était agi de frapper, autant il

se sentait, après coup, abandonné par sa bravoure de coébrat. Néanmoins, il surmonta cette défaillance, et ce fut d'un ton plus ferme qu'il ajouta: —Il faut à présent descendre le corps du bel amoureux. Préparez-vous à m'aider.

—Avez-vous bien ferré, au moins!

—J'en réponds!... dit l'assassin, la voix mal assurée.

—Si on s'en tenait là, chef!

—Hein!... Tu aurais peur!

—Ce n'est pas que je sois lâche... Mais la seconde édition peut rater...

—Alions, assez!... trancha l'assassin avec une autorité sans réplique. Hâtons-nous. Je veux emporter le jeune premier et je l'emporterai, je te le dis... ajouta-t-il d'un ton hauteur. Attends ici et fais bonne garde.

Il recommença son escalade sur le treillage. Et s'arrêtant sur la fenêtre, il observa, par la baie ouverte, le théâtre du sinistre drame.

Les corps des deux victimes gisaient sur le sol. Mais la jeune femme avait changé de place, et Chavérière, étendu au même endroit, portait maintenant sa blessure du dos apparente.

—Elle aura voulu le secourir, pensa Misériès... et ses forces l'auraient abandonnée. C'était bien la reconnaissance—approximative—de la scène qui s'était terminée par le fondroyant